

**Québec français**



## **Interview Portages**

**André Gaulin**

---

Number 17, February 1975

Le conte de Menaud

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56849ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

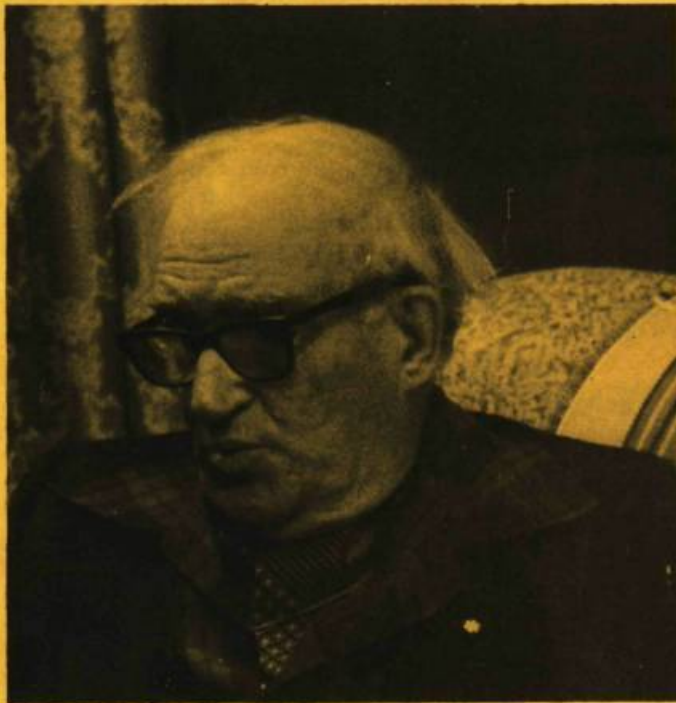
Cite this document

Gaulin, A. (1975). Interview : portages. *Québec français*, (17), 20–21.

## portages

*Il y a eu ce contact avec le peuple qui a été très enrichissant pour moi; d'abord, c'étaient toutes des bonnes gens, très, très près de la nature: je les écoutais. À ce moment-là, j'étais très attentif à la langue populaire, surtout à certains mots de vieille France, mots qui m'enchantaient.*

Le jeune, c'est un de ses caractères, le jeune est volontiers révolutionnaire. Surtout, peut-être à l'heure actuelle, le jeune a hérité de deux guerres épouvantables et de toute une civilisation à caractère industriel; alors, le jeune est un peu choqué et une sorte de compression de l'âme humaine se fait, le jeune est un peu comprimé: il cherche à se libérer et il faut le respecter beaucoup.



**«La raison politique, la raison d'État a souvent tué l'âme des peuples. Cette âme continue de vivre chez certains hommes, des poètes surtout; c'est en eux que cette âme se recompose».**

*Carnets du soir intérieur (en préparation)*

*J'attacherais une importance extraordinaire à l'élocution. (...) La langue peut être un produit d'exportation, mais il faut que ce soit un beau produit. (...) Je ne sais pas pourquoi, le Ministère de l'éducation n'organise pas des concours d'élocution. (...) Je commencerais par La Fontaine. C'est absolument admirable. C'est un des auteurs français qui a tous les tours de phrases et tous les rythmes.*

De temps en temps, le professeur s'arrête, il fait goûter — parce que la langue on l'a dans la bouche — (...) On prend les mots, toutes ces monnaies qui ont été usées par le temps, qu'on peut frotter, éliminer ou user, qui se sont souvent souillées; on prend ces mots-là, et par l'étymologie on leur remet leur valeur et alors, il y a des choses admirables. (...) Les mots portent une idée, c'est à l'idée qu'il ne faut pas toucher, ça c'est absolument sacré. (...) Tout ce travail que l'on fait pour trouver le terme juste, juste, juste.

*Prenez, par exemple, aujourd'hui, le problème de l'environnement et de la pollution... Il y a un phénomène qui m'intéresse à l'heure actuelle, c'est la curiosité des jeunes: il y a un retour vers la nature. On a cette chance extraordinaire au Québec, de vivre dans un pays — oh!, mon Dieu, presque illimité — et de vivre au milieu de très grandes richesses. C'est absolument exaltant! Toujours tourner autour de trois mots: vérité, beauté et bonté.*

Je pense à un mot, un mot qui nous est cher à tous, le mot liberté. Tout de suite qu'est-ce qui se passe dans l'esprit? Il y a ce grand mot qui plane en l'air et vers lequel tous les peuples lèvent les yeux, un mot très noble et très grand, un mot qui est cher à tous les hommes, on le voit à l'heure actuelle... À côté, il y a le mot liberté dans le champ pratique, dans les réalités telles qu'elles sont. Dans ces réalités-là sont les politiciens surtout. Ce sont deux domaines bien différents. On peut disserter très bien sur la grande liberté, ces grands mots qui font un peu vivre l'humanité (...) Dans l'ordre pratique des choses, dans les réalités, il y a ce mot liberté: c'est un mot qui peut-être change de couleur, un mot qui signifie des choses très nobles, mais un mot dans lequel il y a des bombes, il y a du sang, il y a des révolutions, (...) Il s'agit, pour ce qui est de moi, de maintenir aussi intangibles que possible certaines grandes idées qui sont là et qui sont là pour toujours.

*Vous savez, j'ai été profondément irrité — j'étais jeune — quand Louis Hémon a publié Maria Chapdelaine. (...) Il y avait eu une sorte de querelle, une querelle qui*





était idiot, parce que Louis Hémond nous avait représentés comme des colons. Comme si ce n'était pas une grande chose que d'ouvrir le pays, que de «faire de la terre» comme disent nos cultivateurs. Qu'est-ce qu'on va penser de nous à travers le monde, — le livre avait une diffusion extraordinaire —, qu'est-ce qu'on va penser de nous les Canadiens français; on va nous traiter comme un peuple de colons, (comme si c'était un déshonneur). Moi, je m'étais insurgé contre ces interprétations-là, et je suis resté toujours avec une admiration très profonde pour Maria Chapdelaine. Hémond nous a volé un chef-d'œuvre à travers nos souches. Il a eu à un moment donné une sorte d'éclair de génie, il a dit une chose — ça rejoint ce que je disais à propos de ces grandes idées —: il y a des choses sacrées (...), intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin. On peut faire n'importe quoi, mais les grandes vérités sont là.

Il faut maintenir cela sous les yeux des jeunes: on dit en parlant de quelqu'un que c'est un idéaliste. Il faut l'être idéaliste. Il faut être pratique évidemment, d'ailleurs la vie se charge bien de nous ramener à la pratique des choses. Mais, il faut, à un moment donné, avoir cet idéal.

Parce que Maria Chapdelaine m'avait inspiré, je trouvais honnête, à un moment donné de le citer — même dès le début du livre —. En somme, quand la fille de Menaud, Maria, a Maria Chapdelaine dans les mains, c'est un peu moi, à ce moment-là. (...) J'ai dit en parlant de Menaud que c'était une blessure de jeunesse. C'est parce que je voyais, dans le Saguenay par exemple, qu'à part la terre — emparons-nous du sol — presque tout était entre les mains de ceux que Louis Hémond appelle des étrangers, qui ne sont pas étrangers dans le pur sens du terme mais des gens qui n'étaient pas de notre race. Enfin les Price étaient quasiment les maîtres du Saguenay; les grandes concessions forestières, les pouvoirs d'eau — la Grande Décharge s'est vendue pour seize mille piastres —, les rivières à saumons ne nous appartenaient pas: c'est nous qui devenions des étrangers dans notre propre pays.

Il y a un phénomène que j'ai expérimenté, c'est que — c'est assez curieux — (évidemment la raison est toujours là), mais on dirait par moments que la raison vient en second lieu. Elle est poussée par des forces instinctives — vous savez ce que veut dire le mot instinct, ça veut dire aiguillon —; il y a des forces profondes qui nous poussent à écrire certaines choses. On les écrit, évidem-

ment c'est raisonnable, mais on n'en comprend le sens qu'après. Pourquoi, par exemple, j'ai fait monter Menaud dans la montagne. (...) C'est parce que la montagne est un lieu pur. Quand un être a lutté à un moment donné au milieu de siens, qu'il a été incompris, il sent alors le besoin de monter vers des lieux purs: la montagne est un peu comme ça.

Un jour, à la porte du Sauvage, le père Dugré me pose cette question-là; «Pourquoi as-tu fait mourir Menaud fou»? Je me retourne et je lui dis: «Est-ce que c'est de ma faute?» Ça l'a bouché tout net. (...) C'était pas une folie comme une autre. Il y a des folies intelligentes, des folies profondes, des folies qui sortent du cœur et des entrailles. On dit la folie de la croix. C'est pas une folie comme une autre. Alors, voici un patriote, tout de même, qui porte dans le cœur le feu sacré de la douleur. (...) Parce qu'il y a beaucoup de héros qui sont morts, qui ont été victimes de cette passion qu'ils portent en eux-mêmes, de leur idéalisme, leur amour, et qui sont morts, parce que le héros est triomphant quelquefois mais il est souvent vaincu; il y a tellement de choses qu'il porte en lui, il a de si grands désirs, il a une telle passion, surtout quand il est porté par l'amour de siens, qu'à un moment, ça fait une frénésie.

Le commencement d'une chose pour un écrivain, c'est l'émerveillement. La surprise. C'est comme une sorte d'état primitif, où vous vous étonnez de ce que vous voyez. On s'étonne d'un bel arbre, on s'étonne d'une fleur. C'est comme si on la voyait pour la première fois. C'est un émerveillement, c'est comme un perpétuel rajeunissement en face de l'être. Dans le fond, le grand problème d'un écrivain et de tous les hommes, c'est la présence de l'autre devant soi. Ça, c'est absolument formidable.

J'ai gardé la foi de mon enfance. Je l'ai approfondie. Je suis souvent, souvent retourné en Orient. Revenant, comme cela, du côté de l'Occident, je me suis arrêté souvent, souvent, dans une ville que les gens ne connaissent pas beaucoup, Lyon; nos origines religieuses sont à Lyon. (...)

La mort, il faut l'accepter, c'est dur pour la nature humaine. L'accepter. L'accepter. Je pense qu'il y a une rédemption par la mort, une rédemption extraordinaire, si on l'accepte, parce que c'est la volonté de Dieu. (...)

La vie humaine, (enfin telle que je la vois, moi, je suis un coureur de bois), la vie humaine, ce n'est pas une marche comme sur les autostrades. (...) Ce n'est pas comme cela que la vie s'en va. La plus belle démarche, peut-être, celle qui ressemble le plus à la vie, c'est la démarche de l'homme dans les sentiers de la forêt. Un sentier de la forêt est sinusoïdal: c'est à droite, c'est à gauche, il y a des vérités d'ombres, il y a des vérités de lumière, il y a des obstacles. L'homme s'en va comme ça. Mais qu'est-ce que c'est qu'il porte dans sa tête, dans son cerveau — c'est pour cela que c'est une créature admirable —, il porte, à un moment donné dans sa tête la vision d'un beau lac, tranquille, qui sera au bout de son portage. (...) On est tirailé aussi, on est sollicité, enfin, par tous les êtres qui sont là chaque côté de nous, mais on avance, on marche; le coureur de bois, il n'enlève pas les roches quand il en rencontre une dans le chemin, il monte dessus. (...) (J'essayais de ne pas briser les mous-ses). Il enjambe un ruisseau, il n'arrête pas à un ruisseau, il l'enjambe, il marche, marche, s'en va; c'est la vision qui l'arrête, à un moment donné.

Propos colligés par André Gaulin.